

En osmose avec le vivant

« Le Bataclan est une des salles de concert parisiennes que je préfère. J'aime l'ambiance de cette salle, j'aime son parquet comme un dancing, j'aime sa grande fosse. Avec Céline, on avait pris nos places pour Eagles of Death Metal en juillet, on était impatientes ». Le soir du vendredi 13 novembre 2015, Jeanne Beltane est au Bataclan avec Céline, l'une de ses proches amies. Vers 21h30, deux déflagrations retentissent et des rafales de tirs pleuvent sur elles. Brusquement projetée à quelques mètres des terroristes, elle parvient à se cacher *in extremis* sous le parquet amovible, à un mètre du sol : « je me suis faufilée dans les bouts de verre, jusqu'à un petit coin avec un angle en béton, en me disant qu'en cas d'écroulement cela tiendrait mieux. » Elle y entend les hurlements des terroristes, les cris de douleur des victimes ; aide du mieux possible les blessés qu'elle aperçoit depuis sa



(Photos de Marion Bornaç pour le texte de Jeanne Beltane)

cache. Hésite à sortir, panique, puis décide de rester. Lorsque la BRI lui ordonne de courir, elle enjambe les corps, découvre l'horreur de la fosse.

Une forêt est le bouleversant journal personnel qu'elle a tenu au fil des événements, entre 2013 et 2019. On y découvre son extraordinaire combativité contre « cette saloperie de 13 novembre ». Elle y raconte les jours qui suivent : « Le lendemain, j'ai célébré la vie. Le surlendemain, je suis rentrée chez moi et plus je m'éloignais de Paris,

plus j'avais l'impression d'abandonner ceux qui étaient avec moi ce soir-là, morts ou vivants. Le troisième jour, j'ai réussi à parler avec détachement, à débattre politique et sens de la vie. Le quatrième jour, je suis allée chez une psy. En racontant pour la vingtième fois les faits, je me suis effondrée. Aujourd'hui, cinquième jour, mon corps me lâche, il n'est que douleur. Je marche courbée comme une vieille ». Les notes quotidiennes consignent les différentes formes que revêt le trauma. Le 18 novembre, elle se jette à terre et se cache derrière une voiture lorsque les portes d'une camionnette claquent dans la rue, avant que ses proches ne l'emmenent à l'hôpital psychiatrique pour calmer une sévère crise d'angoisse. Plus tard, elle raconte son incapacité à regarder des films ou des séries « où ça flingue à tout va » : « Pourquoi l'humanité se gargarise tout le temps de la mort au lieu de profiter de la vie ? » se demande-t-elle. « Tout me renvoie dans cette salle. Comme si c'était ma place. Comme si je n'aurais pas dû la quitter. Tous les jours, je suis là-bas. Bizarrement, j'ai envie de retourner dans ma cachette [...] Pendant quelques minutes, quand on était en tas aux pieds des terroristes, j'ai attendu la mort. J'ai été persuadé qu'elle allait arriver. C'était sûr ». Au fil des jours, elle s'interroge sur la nouvelle identité qui s'impose à elle : « Faut-il assumer le fait d'être une victime ? Est-ce un statut à vie ? Administrativement, oui. Je suis désormais ressortissante de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre. Mais est-ce que ce statut doit venir parasiter mon quotidien toute ma vie ? Ce statut a quelque chose de sale, de faible qui ne me plaît pas ».

Si ce témoignage bouleverse, c'est d'abord pour l'extraordinaire force de vie dont fait preuve Jeanne Beltane tout au long du récit. Sa détermination à reprendre le contrôle de sa vie dès les premiers jours suivants le drame impressionne et suscite l'admiration. « C'est comme si je refusais de flancher. Comme si quelque chose tenait coûte



que coûte et refusait de céder. Une sorte de déni. C'est tellement moche que je refuse de l'accepter, je refuse que cela vienne souiller ma vie. J'ai du mal à lâcher. Je me sens nulle quand je pleure. J'aimerais que tout soit déjà derrière moi ». Le samedi 18 juin 2016, lorsque son père met fin à ses jours, Jeanne Beltane est à nouveau sidérée mais ne lâche rien pour autant. Traversée par l'incompréhension, elle s'accroche à la vie avec une force et un courage stupéfiants : « Mon psy dit qu'inconsciemment, je surnage, je ne m'effondre pas, pour ma fille. C'est elle qui a dicté mon instinct de survie le 13 novembre. Aujourd'hui, c'est mon instinct parental qui me dicte de ne pas flancher. J'aime cette idée ». Pour s'éloigner quelques heures de l'insupportable réalité, elle rêve beaucoup : « les seules pensées qui me soulagent sont les réminiscences des rêves de la nuit passée. Mes rêves sont tellement plus appréciables que le réel en ce moment ».

« Peut-on ressortir plus grand, plus fort d'une horreur pareille ? »

Jeanne Beltane

Progressivement se dessine le long chemin qui lui permet de se reconstruire. Page après page, ce journal devient celui d'une renaissance. Renaissance par la danse qui lui permet de nettoyer son corps sali. Renaissance grâce à sa fille, Chloé, qui incarne la

puissance de la vie alors que tout semble rappeler sa fragilité. Renaissance grâce aux mots ; ceux de Mona Chollet, de Frédéric Worms, de Valérie Manteau qui lui permettent de surmonter l'indicible. Renaissance grâce à l'écriture régulière, précise de ce journal qui lui permet de se réapproprier son histoire. Sa réparation est un parcours solitaire durant lequel elle cherche à se retrouver pour mieux se reconstruire : « Je rêve de solitude, d'isolement, de promenades en forêt, seule. Seule pour me retrouver », écrit-elle à l'été 2016. Mêlées aux textes, de magnifiques photographies réalisées par Marion Bornaz emportent le lecteur vers un monde végétal dans lequel l'humanité apparaît en harmonie avec la nature. On y devine Jeanne Beltane en osmose avec le vivant. « J'ai voulu renouer avec ma condition animale car je crois lui devoir ma survie, le 13 novembre 2015 », lit-on dans la préface. Ces clichés complètent ainsi somptueusement le texte en restituant ce que les mots ne parviennent à dire.

Quelques jours après les attentats du 13 novembre, Jeanne Beltane s'interrogeait sur la place qu'allait occuper cet événement dans sa vie. « J'avais listé il y a quelques mois les moments de ma vie que je considérais comme fondateurs, qui m'avaient fait grandir. Est-ce que cet événement en fera partie ? Est-ce qu'on peut ressortir plus grand, plus fort d'une horreur pareille ? » Cinq ans plus tard, elle conclut : « Je crois que ma forme de pensée s'est recomposée, mais différemment. Mon naturel rationnel a laissé place, petit à petit, à une pensée davantage ancrée dans le magique, le charnel, peut-être l'animisme. J'ai apprivoisé l'idée que la mort fait partie de la vie ». Elle nous offre, dans ce recueil, une réflexion exemplaire sur la reconstruction post-traumatique.

Florian Gallien

Le texte de Jeanne Beltane, Une forêt, peut être commandé sur internet à l'adresse www.uneforet.fr